

L'indiscernable rencontre

par

Louis MARIN

« Ce n'est point ici le pays de la vérité,
elle erre inconnue parmi les hommes.
Dieu l'a couverte d'un voile qui la laisse
méconnaître à ceux qui n'entendent pas
sa voix. Le lieu est ouvert au blasphème... »

Cette pensée de Pascal m'a toujours ému. Je m'interroge, j'interroge cette émotion à la relire aujourd'hui, ici, à l'orée de cette page, au seuil de ce tombeau d'écriture construit pour un ami, mort. Quelle relation ai-je discernée, muette, sans les mots pour la dire, entre ce fragment et le mémorial où l'épithaphe qui s'y grave n'est pas seulement le nom d'un être et les dates de sa vie et de sa mort et ses singulières qualités et ses vertus propres, mais aussi une question directe, brutale, massive parce qu'elle est sans doute la question même: qu'est-ce que l'Être qui est un Être? Le Nom? Qu'est-ce que Dieu? D'où vient donc cette émotion pure - mais y a-t-il jamais d'émotion pure? — à relire ici, aujourd'hui, ce fragment d'écriture à l'entrée du monument de mémoire élevé du langage pour l'ami dans le futur de sa mort singulière? Cette émotion, la pensée soudain mise en mouvement — sans savoir où elle va ou ce qu'elle cherche — simplement en traversée de deux ou trois lignes de mots écrits jadis, sur un bout de papier, Pascal. Pourquoi? Deux ou trois lignes qui s'offrent d'elles-mêmes à ma lecture, à ma relecture au moment même où j'offre une pierre d'écriture à ce tombeau.

Un espace s'ouvre donc au bord de cette page, à la lisière des signes pressés de couvrir la blancheur; un pur espace sans limite, sans bord, l'espace d'une négation où le lieu et le moment, l'ici et

le maintenant que je croyais occupés par la pensée et les signes, d'un coup s'efface : *ce n'est point ici...* voix sans origine, voix de nulle part saisit celui qui marche dans la trace même de ses pas orientés : « ce n'est point ici... » Tu croyais être, tu croyais être *ici maintenant* à la mesure du lieu de tes mots et de tes pensées. Tonnerre silencieux de voix venue d'avant ta lecture, et le sol se dérobe sous tes pas. Tu n'es pas là où tu croyais être, où tu pensais tracer ton chemin de pensée vers le savoir et le sens. Tu es hors lieu déjà, hors de tout lieu, d'emblée étranger, même dans l'empreinte de tes pas. Ce n'est point ici le pays de la vérité...

Mais où suis-je donc, moi qui lis et écoute ? Indéfini, illimité, dans un désert dont la voix seulement te dit que l'oasis et sa source n'y sont point encore localisés. Tu es dans l'ailleurs de toute source et de tout repos, toi qui restes, dans l'ailleurs de tout pays et de tout lieu. Et pourtant c'est bien parce que je marche vers la source et le repos, vers le pays et la patrie, c'est bien par ce mouvement sans repos de la pensée, par la motion de ses signes, par la route dévidée de l'écriture que je trace, c'est bien là, dans ce mouvement, que tu peux me saisir par derrière, me frapper de l'éclair obscur, de la foudre immobile de Ta voix et me dire — sans que je sache d'où Tu parles, de quel ciel, de quel au-delà Tu prononces ces premiers mots — que je ne suis pas là où je croyais être : l'espace où il y a un lieu, le désert où il y a une source, l'errance où il y a un repos, la terre où, à l'horizon, il y a un pays, vers lesquels je vais.

Comme si mon chemin incessamment se divisait de lui-même, à chaque pas, bifurquait à chaque instant où je le trace, pas après pas, pour tomber à côté de sa voie, à côté de ses indices...

Comme si, à chaque pas accompli vers la vérité — ou vers ce que je pense être, de toutes mes forces, la vérité, je me trouvais sur le bord de la voie, en train de la quitter déjà.

Voici donc ce que la voix de nulle part me fait découvrir, voici son avertissement, sa monition : chaque pensée, chaque mouvement de pensée dans la pensée de la vérité se divise d'avec lui-même : nul n'est ici dans le pays de la vérité ; chacun nécessairement diverge du lieu où il se trouve et dont il trace la limite, précisément parce qu'il s'y trouve et qu'il la trace. Ainsi s'ouvre l'illimité dans la

mesure même de la limite, l'indéfini dans celle-même de la définition. L'émotion qui prend à relire le fragment à son orée, au seuil d'un tombeau, n'est peut-être rien d'autre que cette motion — indiscernable souvent — qui pousse toute pensée dans la vérité, ailleurs.

« Ce n'est point ici le pays de la vérité, elle erre, inconnue, parmi les hommes. » Tu te méprenais sur le nom. Vérité n'est pas celui du lieu où tu penses, du pays où tu croyais penser. Tu ne penses pas *en* son nom. Tu pensais penser dans la vérité quand bien même tu savais que tu ne la possédais pas : penser dans la vérité, dans la clarté égale d'un jour immobile où tu serais en marche vers son aube, même si tu savais que le but et la fin, la halte et le repos s'éloignaient à proportion de tes pas et de la fatigue qui faisait de toute lumière naissante un crépuscule tombant, sur le soir, à l'étape. La vérité n'est pas un lieu ; elle n'est pas le nom de la patrie.

Quelle tradition,

Quelle histoire,

Quelle légende auraient bien pu laisser inscrire dans ce nom : vérité. Ici vérité : tout le monde descend ! terminus du voyage.

La vérité n'est pas un nom, encore moins le nom d'un lieu. La vérité est un des voyageurs, tout proche ou très loin de toi, un de ceux qui sont en chemin, un parmi les autres, en marche.

La vérité ne marche pas mieux ou plus vite que les autres ; son chemin n'est pas plus droit ; ses traces, point plus profondément empreintes sur le sol ; ses indices ne sont pas plus clairs : elle erre comme tous les autres ; comme tous les autres elle divague.

Il s'en faut d'une syllabe qu'errance soit erreur. Mais de n'être point dans le pays de la vérité, il ne s'ensuit nullement — sauf pour les précipités, pour ceux qui pensent par contraires, blanc ou noir, chaud ou froid — que nous soyons dans le pays de l'erreur, ou du mensonge, ou de la fausseté. Nous sommes dans le lieu et hors du lieu ; nous sommes sur sa frontière, peut-être toujours en train de la franchir, mais ce n'est pas pour autant tomber aux mains de l'ennemi qui attend, au delà.

Ce n'est point ici le pays de la vérité. Nous sommes sur ses marches, dans le no man's land des limites. Et la vérité erre, comme nous, dans le non-lieu.

Parmi les hommes, la vérité, une femme inconnue. Compagne d'errance, mais comment dirais-je c'est celle-là ? elle est inconnue.

le maintenant que je croyais occupés par la pensée et les signes, d'un coup s'efface : *ce n'est point ici...* voix sans origine, voix de nulle part saisit celui qui marche dans la trace même de ses pas orientés : « *ce n'est point ici...* » Tu croyais être, tu croyais être ici maintenant à la mesure du lieu de tes mots et de tes pensées, Tonnerre silencieux de voix venue d'avant ta lecture, et le sol se dérobe sous tes pas. Tu n'es pas là où tu croyais être, où tu pensais tracer ton chemin de pensée vers le savoir et le sens. Tu es hors lieu déjà, hors de tout lieu, d'emblée étranger, même dans l'empreinte de tes pas. Ce n'est point ici le pays de la vérité...

Mais où suis-je donc, moi qui lis et écoute ? Indéfini, illimité, dans un désert dont la voix seulement te dit que l'oasis et sa source n'y sont point encore localisés. Tu es dans l'ailleurs de toute source et de tout repos, toi qui restes, dans l'ailleurs de tout pays et de tout lieu. Et pourtant c'est bien parce que je marche vers la source et le repos, vers le pays et la patrie, c'est bien par ce mouvement sans repos de la pensée, par la motion de ses signes, par la route dévidée de l'écriture que je trace, c'est bien là, dans ce mouvement, que tu peux me saisir par derrière, me frapper de l'éclair obscur, de la foudre immobile de Ta voix et me dire — sans que je sache d'où Tu parles, de quel ciel, de quel au-delà Tu prononces ces premiers mots — que je ne suis pas là où je croyais être : l'espace où il y a un lieu, le désert où il y a une source, l'errance où il y a un repos, la terre où, à l'horizon, il y a un pays, vers lesquels je vais.

Comme si mon chemin incessamment se divisait de lui-même, à chaque pas, bifurquait à chaque instant où je le trace, pas après pas, pour tomber à côté de sa voie, à côté de ses indices...

Comme si, à chaque pas accompli vers la vérité — ou vers ce que je pense être, de toutes mes forces, la vérité, je me trouvais sur le bord de la voie, en train de la quitter déjà.

Voici donc ce que la voix de nulle part me fait découvrir, voici son avertissement, sa monition : chaque pensée, chaque mouvement de pensée dans la pensée de la vérité se divise d'avec lui-même : nul n'est ici dans le pays de la vérité ; chacun nécessairement diverge du lieu où il se trouve et dont il trace la limite, précisément parce qu'il s'y trouve et qu'il la trace. Ainsi s'ouvre l'illimité dans la

mesure même de la limite, l'indéfini dans celle-même de la définition. L'émotion qui prend à relire le fragment à son orée, au seuil d'un tombeau, n'est peut-être rien d'autre que cette motion — indiscernable souvent — qui pousse toute pensée dans la vérité, ailleurs.

« Ce n'est point ici le pays de la vérité, elle erre, inconnue, parmi les hommes. » Tu te méprenais sur le nom. Vérité n'est pas celui du lieu où tu penses, du pays où tu croyais penser. Tu ne penses pas *en* son nom. Tu pensais penser dans la vérité quand bien même tu savais que tu ne la possédais pas : penser dans la vérité, dans la clarté égale d'un jour immobile où tu serais en marche vers son aube, même si tu savais que le but et la fin, la halte et le repos s'éloignaient à proportion de tes pas et de la fatigue qui faisait de toute lumière naissante un crépuscule tombant, sur le soir, à l'étape. La vérité n'est pas un lieu ; elle n'est pas le nom de la patrie.

Quelle tradition,
Quelle histoire,
Quelle légende auraient bien pu laisser inscrire dans ce nom : vérité. Ici vérité : tout le monde descend ! terminus du voyage.

La vérité n'est pas un nom, encore moins le nom d'un lieu. La vérité est un des voyageurs, tout proche ou très loin de toi, un de ceux qui sont en chemin, un parmi les autres, en marche.

La vérité ne marche pas mieux ou plus vite que les autres ; son chemin n'est pas plus droit ; ses traces, point plus profondément empreintes sur le sol ; ses indices ne sont pas plus clairs : elle erre comme tous les autres ; comme tous les autres elle divague.

Il s'en faut d'une syllabe qu'errance soit erreur. Mais de n'être point dans le pays de la vérité, il ne s'ensuit nullement — sauf pour les précipités, pour ceux qui pensent par contraires, blanc ou noir, chaud ou froid — que nous soyons dans le pays de l'erreur, ou du mensonge, ou de la fausseté. Nous sommes dans le lieu et hors du lieu ; nous sommes sur sa frontière, peut-être toujours en train de la franchir, mais ce n'est pas pour autant tomber aux mains de l'ennemi qui attend, au delà.

Ce n'est point ici le pays de la vérité. Nous sommes sur ses marches, dans le *no man's land* des limites. Et la vérité erre, comme nous, dans le non-lieu.

Parmi les hommes, la vérité, une femme inconnue. Compagne d'errance, mais comment dirais-je c'est celle-là ? elle est inconnue.

Non pas parce que je ne la connais pas encore, ou que je l'ai oubliée, qu'elle m'est sortie du regard ou de la tête. La vérité, parmi nous, *incognito*. Il se peut, il est à peu près assuré, il est certain que je l'ai rencontrée ici ou là, mais je ne l'ai pas su ou je l'ai su trop tard et je suis revenu sur mes pas et je ne l'ai pas retrouvée. La vérité, une femme, unique, singulière, seule parmi les hommes et les femmes, la dilettante, celle que nous attendions depuis toujours... Je l'ai rencontrée et je ne l'ai pas reconnue, je n'ai même pas su que je l'avais rencontrée, ou je l'ai su trop tard. J'ai pris parfois une autre pour elle et c'est alors précisément que j'ai su que ce n'était pas elle : son image, sa semblance. Il arriva même un jour « dans une île dont les habitants étaient en peine de trouver leur (reine) qui s'était perdue », qu'une femme inconnue lui ressemblât si fort de corps et de visage que tous la prirent pour elle, perdue. Mais comment aurais-je pu savoir, moi, qu'elle lui ressemblait alors que je ne la connaissais pas ? Que je l'attendais seulement ? m'imaginant peut-être que par la seule vertu de cette attente, de ce désir, de ce défaut qui creuse l'absence, je la reconnaîtrais. La vérité, une femme, celle-ci, *incognito*. « Dieu l'a couverte d'un voile. »

Qu'est-ce que dieu ? La question, *ici*, n'a pas de sens. Dieu ici survient avant toute question : qui est Dieu ? encore moins qu'est-ce que dieu ? Son Nom, son Être, d'emblée. Affirmation absolue : je suis. Dieu survient dans le texte que je relis, sans question, sans justification, sans être introduit - fait absolu, irrécusable, péremptoire — dans la violence d'un voilement. Dieu l'a couverte d'un voile. Qu'est-ce que dieu ? Seulement ce geste impérieux du voilement de cette femme singulière, le voilement de la vérité : Dieu.

Il faut ici faire effort d'attention, tendre la lecture à l'extrême prudence, la méditation de la pensée jusqu'à l'extrême de la lenteur : ne point trop dire, ne point mal dire, ne point médire : presque le silence. Non pas d'un côté, cette femme unique, et de l'autre, le voile dont un dieu jaloux l'affuble *pour qu'elle ne soit pas reconnue* : la vérité n'est pas ce beau corps nu qu'un voile par ailleurs recouvrirait : elle est corps-voilé, sans que je puisse discerner le corps du voile, ni déjà — imaginairement — spéculer de le dénuder.

Quelle obscène assurance : quelle orgueilleuse certitude que sous le voile, il y aurait ce beau corps unique et nu à l'infinie mesure, à la mesure démesurée de mon désir ! Et si le voile arraché, il n'y avait rien ! Comment savoir par avance ? Quelque chose plutôt que rien ; un être, ce corps incessamment attendu, plutôt que personne.

Dieu n'a pas envoyé la vérité dans le monde en la couvrant d'un voile pour qu'elle ne soit pas connue. Le voile dont la vérité est couverte est son apparition : épiphanie. Ainsi apparaît-elle, singulière, en se retirant. Ainsi Dieu. « Comment pourrais-je prétendre soutenir du regard, supporter, de la pensée et du langage, l'éclat éblouissant de cette nudité ? Comment pourrais-je prétendre que mon désir d'elle, même si je l'éprouve infini, constituerait la juste mesure de sa brillance ? Elle vient, à ma rencontre, voilée : ainsi peut-elle venir à ma rencontre.

Mais voilée, je ne la reconnais pas. L'événement de la rencontre a lieu, je l'anticipe incessamment ; je le retiens à la frange de ma mémoire. Mais je ne sais, je n'ai su, ni le lieu, ni l'heure. Ainsi la mort. Ainsi le présent qui passe.

« Dieu l'a couverte d'un voile qui la laisse méconnaître à ceux qui n'entendent pas sa voix. » Le voilement de la vérité ne la dérobe pas, ne la refuse pas, ne la retire pas. Il la *laisse*, point abandonnée ni délaissée : la vérité s'abandonne à son voilement. Nulle action, nulle passion ne lui conviennent : ni en mouvement vers toi ou moi, par un geste, même insensible, même instantané et aussitôt repris, de dévoilement, ni immobile derrière ce voile, que j'imagine de toile blanche, vierge venant à la cérémonie de sa joie, que j'imagine de mousseline noire, veuve abandonnée à son interminable deuil. La vérité se laisse apparaître voilée ; inviolable, son mode d'être en son pays qui n'est pas le sien parmi les hommes. Ainsi advient-elle en un avènement lent, insensible comme le voile qui la rend sensible à mon regard, à mon attente, à mon désir, infiniment tardive, imperceptiblement retardée à sa manifestation. Elle se laisse apparaître, elle n'en finit pas d'apparaître, imminente et en instance de disparition ; et c'est ainsi que les hommes parmi lesquels elle erre, tremblent, d'un infime tremblement, qu'elle lève son voile, tremblent à la pensée de la jouissance de leur regard embrassant, d'un coup d'oeil, sa nudité car, dans un éclair, ce regard serait leur mort.

Elle erre, elle se laisse apparaître, inconnue, à eux, parmi lesquels elle marche dans son pays qui ne porte pas son nom, dans l'espace de la connaissance où elle est étrangère à tous.

Le voilement de la vérité, méconnaissance, tel est bien l'effet de l'incognito : le masque. Reconnaissance interdite mais dont l'interdit même signale qu'il y a quelqu'un à reconnaître. Ce masque ne dérobo donc point. Il montre et cache, il montre qu'il cache : il indique le secret, il fait signe et pourtant le voile, le masque sont tout ce qu'il y a à connaître, tout ce qui se laisse apparaître puisque jamais le visage ne sera sans masque, dé-masqué, ni le corps sans voile, dé-nudé. Jamais spectacle, jamais miroir d'un face à face, jamais spéculation d'un regard. Toute connaissance théorique de la vérité, toute connaissance de la vérité dans un regard à la mesure d'un oeil, d'un point de vue, d'une précise distance justement calculée, toute cette connaissance d'appropriation est méconnaissance puisque le mode d'apparition de la vérité est celui de son voilement.

Le fin réseau des fils et des lignes d'un voile si fin qu'il en est diaphane, mais à travers lequel seulement je vois ce qui se donne à voir : je vois le voilement et le voilé dans un double et unique regard qui interdira d'accommoder sur l'un et sur l'autre. Et croirais-je un moment discerner le visage et le corps de la vérité que la grille diaphane de la toile viendra superposer ses exactes mesures à l'infinie douceur des courbes de la chair et au clair-obscur de ses ombres...

Toute connaissance spéculative de la vérité est son inéluctable méconnaissance. Destin de tout miroir : voile.

« Dieu l'a couverte d'un voile qui la laisse méconnaître à ceux qui n'entendent pas sa voix. » Il ne s'agit pas de voir, il s'agit d'entendre. Entendre la voix du voile. Et des signes silencieux écrits par Pascal sur un bout de papier, des signes mêmes où une pensée difficile se trace, s'offre et se dérobo, un écho résonne, presque imperceptible, à la limite du silence qui laisse entendre — dans l'écart, la distance, le retardement, le battement de deux sons — le silence qui est peut-être la voix de la vérité :

voile — voix, voi(le) — voix.

Il ne s'agit donc pas de voir, de s'appropriier un corps, un visage, par un regard, mais d'entendre dans le voile, à la limite du voile, en ce lieu indiscernable où le souffle expire dans le *e* muet de la syllabe liquide, à l'extrême bord où le signe n'en finit pas de sonner en un *decrescendo* où il s'exténue dans le silence, à la lisière diaphane de « voile », entendre, en une brusque rétraction du mot à l'intérieur de lui-même alors qu'il s'était déjà quitté, qu'il s'était déjà abandonné à la pause, au repos, entendre re-sonner dans l'écho intérieur de « voile », « voix ».

Cette voix vient ici comme de l'extérieur, elle tombe d'ailleurs dans « voile » et pourtant avec elle, en elle, le centre, le cœur de « voile » sonne et résonne au plus intime du signe, *voix* sonne et résonne dans *voile*, et ainsi laisse entendre ce que le voilement manifestait en le dérobo, le corps et le visage de la vérité soudain dérobés à l'appropriation de la jouissance, à la saisie du regard, soudain devenus souffle dans l'exténuation du signifiant sonore pour résonner dans l'éclat d'un écho qui excède sa source, dans une voix, mais qui ne sonne que de résonner, plus tard, trop tard, quand déjà le voile, la vérité voilée est déjà passée, quand déjà la rencontre a eu lieu.

Et c'est ainsi que je me retourne sur cette femme qui n'est déjà plus qu'une silhouette passée parmi la foule des hommes où elle erre inconnue dans son pays qui n'est pas le sien.

Et c'est ainsi que cette voix ne dit rien, n'articule rien. Quel signe, quel mot, quelle phrase pourrait-elle dire, ici maintenant, puisque tout est déjà dit, écrit : « Ce n'est point ici le pays de la vérité, elle erre inconnue parmi les hommes. Dieu l'a couverte d'un voile... », puisque la vérité est déjà dite et écrite et que, pourtant, moi qui dis et écris, je n'ai pas encore entendu sa voix : mais quand je l'entendrai, enfin, la vérité dite, écrite aura déjà eu lieu, la rencontre aura été manquée, déjà, et ainsi elle ne me reviendra qu'en écho insignifiant de ce que j'aurai déjà entendu sans avoir compris que c'était sa voix, dans l'infime silence liquide, dans le battement suspendu entre *voile* et *voix*, où la voix de la vérité voilée n'est elle-même signifiée que par la résonance, le rythme du signifiant « voix », l'ouverture, l'échancrure ou la pliure retardée de « voile »...

...où les signes qu'écrivait Pascal, de leur côté, sur la page, par une mystérieuse substitution de voix venue d'ailleurs, laissent entendre

leur sens le plus intime, le plus propre comme le retentissement sans origine du silence dans ce lieu, ce texte où la vérité erre, inconnue.

...Ce lieu, « le lieu est ouvert au blasphème... » dans ma lecture, dans mon écriture le texte ici se laisse suspendre. « Ce n'est point ici le pays de la vérité... le lieu est ouvert au blasphème. » L'espace de la négation ou plutôt l'espace de l'indéfini qui doublait comme à son revers le tracement de la limite du lieu qui l'enclôt et le circonscrit, en cette fin est nommé ouverture où retentit de toute part l'autre voix, la voix de l'Autre, le blasphème qui remplit et couvre de son cri le suspens silencieux où s'était laissée entendre, la Vérité voilée. L'indéfini est blasphème.

Ici se risque enfin, sans que je l'entende dans le texte que je lis, la profération d'un nom, du Nom que l'écriture couvre et imprime de son mutisme — sans l'ôter —. Au geste violent, impatient, massivement décrit par le texte du dieu jaloux couvrant la vérité d'un voile pour, semble-t-il, en dérober la nudité aux regards, répond l'exclamation que le texte tait, du Nom interdit. Ainsi l'indéterminé, le non-pays de la vérité, le non-lieu de son errance, l'u-topie de sa rencontre, est-il soudain déterminé par le Signe même. Son ouverture n'est pas celle des espaces infinis dont le silence porte l'émotion au cœur : elle n'est pas celle de l'océan dont les vagues venues de l'horizon indéfiniment reculé, ourlent de leur écume les bords de son rivage; elle n'est pas celle de l'abîme où s'effondre le fondement de la connaissance théorique.

Le lieu où cheminent les hommes et où, parmi eux, erre la vérité, est ouvert à... il accueille, il reçoit, il donne hospitalité à ce que j'entends — non pas comme une phrase ou un discours de diffamation de Dieu — mais à la voix du Nom, à sa profération. Ce lieu qui n'est point le pays de la vérité articule son indéfinité, son informité, par le Nom de Dieu : la seule manière de posséder Dieu, d'en jouir, de s'appropriier l'absolu, de contrôler la violence, la seule manière d'arracher le voile : par métathèse d'une lettre insignifiante voile-viol, le viol par la voix qui articule son Nom, la seule manière qu'a le monde de recevoir Dieu. Dieu, le texte l'a déjà nommé, mais ce que ce nom nommait, c'était le voilement de la vérité par lequel elle se laisse offrir inconnue aux hommes. Le texte le nomme ici une deuxième fois, en cachant son nom, en le

voilant dans le signe qui le dévoile. Ainsi advient-il en silence dans ma lecture, clameur inaudible de la transgression de l'interdit dans le suspens du dit dans le dire — car le Nom que tout blasphème articule n'est pas ici énoncé. Seul le mot « blasphème », et cela suffit. Et Dieu, en son Nom, sort du lieu du texte au moment même où le nom de sa profanation et de son outrage l'y faisait entrer.

Indiscernable rencontre.